

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
  - Pages damaged/  
Pages endommagées
  - Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
  - Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
  - Pages detached/  
Pages détachées
  - Showthrough/  
Transparence
  - Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
  - Continuous pagination/  
Pagination continue
  - Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
  - Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
  - Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

Camarade, nous allons être pris entre deux feux.

À droite, les Iroquois ; à gauche, la Matshi Skouéou et ses compagnons.

—Il n'y a qu'un moyen,—reprit le Canotier avec la présence d'esprit et la promptitude de décision que donnent le calme et le sang-froid, fruit d'une longue habitude de vie au milieu des dangers,—c'est de dérouter nos ennemis.

Scie,\* Tshinépiq', nous allons reculer quelque temps ; puis nous gagnerons le rivage à force d'avirons.

Madame, retenez les pleurs de votre enfant ; il faut du silence pour cacher notre marche.

Couchez-vous au fond du canot, vous courrez ainsi moins de risque d'être atteinte par les balles.

Ah ! chiens d'Iroquois ! murmura-t-il entre ses dents, vous êtes fort heureux que la vie de ces deux êtres faibles ait été confiée à ma garde ; vous ne me verriez pas reculer ainsi devant vous : une cruelle expérience a dû vous apprendre que ce n'est pas ma coutume.

Que j'aurais de plaisir à loger du plomb dans quelques uns de vos crânes pour me refaire un peu la main. Vraiment le cœur m'en dit, car il y a déjà longtemps que je n'ai pas essayé mon fusil contre une peau rouge. Mais laissez faire, vous ne perdez rien pour attendre.

Tout en faisant ces réflexions, le Canotier, après avoir imprimé au canot un mouvement retrograde

---

\* En terme de marine, scier veut dire ramer à reculons.

en nageant à reculons pendant quelque temps, avait tourné la proue de la légère nacelle vers le rivage, et pagayait vigoureusement dans cette direction.

—Nagez, nagez maintenant tant que vous voudrez, imbéciles d'Iroquois, reprit-il tout bas avec ironie, vous serez quelque temps, je pense, sans nous atteindre, si vous continuez de ce côté.

Vous croyez donc qu'un blanc est aussi bête que vous, et qu'il.....

Le cri d'un huard, qui s'éleva à quelque distance en avant du canot, éveilla son inquiétude et interrompit le cours des invectives qu'il ne ménageait jamais à ses ennemis dans ces moments de dangers.

—Je me trompe fort si c'est là le cri d'un huard, ..... il y a là des inflexions qui ne sont pas celles du huard.

Les infâmes coquins! auraient-ils prévu notre mouvement par hasard? ..

A peine eut-il achevé ces mots, que deux raies de feu déchirèrent le voile des ténèbres en avant d'eux.

Heureusement pour nos voyageurs que la nuit était si obscure que l'ennemi ne pouvait viser qu'à peu près.

Les balles, dirigées d'une main incertaine, ricochèrent sur l'eau à quelques pieds du canot.

—Notre ruse est déjouée! s'écria le Canotier avec amertume.

Et, d'un coup d'aviron faisant décrire un angle à la proue du canot pour lui faire reprendre sa première position :

—Il est inutile de songer à atteindre le rivage, continua-t-il. C'est maintenant, Tshinépik', qu'il nous faut montrer si nous entendons quelque chose à manier un aviron.

Ils sont sept contre deux ; mais leur canot m'a l'air plus pesant que le nôtre et je doute qu'ils aient tous des avirons.

Madame, nous allons être obligés de jeter vos malles à l'eau, afin d'alléger notre canot autant que possible et de ne pas ralentir notre marche ; car ce sera une course désespérée.

—Faites, faites tout ce que vous voudrez pourvu que vous arrachiez mon enfant des griffes de ces tigres, s'écria avec angoisse Madame Houel.

En un clin d'œil le canot fut débarrassé de tout ce qui pouvait l'allourdir.

—Maintenant, Tshinépik', hardi sur l'aviron, et ensemble ! Mais auparavant poussons notre cri de guerre pour montrer à ces mécréants que nous ne les redoutons pas plus que les poissons qui nagent sous nos pieds.

Deux cris horribles, capables de faire tressaillir les cœurs les plus intrépides, s'échappèrent à la fois de la poitrine des deux guerriers, et se prolongèrent au loin sur les flots.

Madame Houel se boucha les oreilles de terreur.

Le Canotier ! La Grande Couleuvre !—répétèrent en chœur les Iroquois reconnaissant la voix des deux héros qui avaient acquis une si terrible célébrité en immolant un nombre effrayant de leurs plus braves

guerriers ; et d'épouvantables hurlements répondirent à leur cri.

Puis à cette infernale harmonie succéda un morne et lugubre silence, comme si la nature entière, glacée d'épouvante, avait suspendu tous ses bruits.

On n'entendit plus que le bouillonnement de l'eau sous les coups des avirons, et le clapotement de la vague sur les flancs de la légère pirogue qui bondissait sous les énormes brassées du Canotier, aidé du Tshiné-pik', et volait sur la nappe du fleuve, comme ces légères plumes détachées de l'aile des oiseaux et qu'emportent en se jouant, sur les flots, les grandes brises des mers.

Le salut des fugitifs ne dépendait plus que de la vigueur des nerfs des deux rameurs.

Que la lassitude vint, un moment, à amollir et à détendre l'acier de leurs muscles, c'en était fait d'eux ; et leurs chevelures scalpées séchaient à la ceinture des Iroquois.

Le Tshiné-pik', il est vrai, était un habile et vigoureux rameur ; et la supériorité du Canotier à conduire un canot et à manier l'aviron était sans égale.

Son habileté, en ce genre, était si bien connue dans toute la colonie et même parmi les tribus indiennes qu'elle lui avait valu le surnom de *Canotier*.

Outre une longue habitude, acquise pendant toute une existence consacrée à la vie sauvage, la nature, en le douant d'une force musculaire exceptionnelle et en développant ses deux longs bras d'une manière

Jémesurée, semblait l'avoir formé tout exprès pour ce genre d'exercice.

D'ailleurs, c'est un fait digne de remarque que les blancs une fois accoutumés aux mœurs et aux arts indiens les surpassent bientôt, non seulement en adresse, mais même en vigueur.

Car, sans parler de leur supériorité intellectuelle, ils paraissent encore jouir d'une constitution plus robuste.

Mais, quelque fussent les avantages personnels des deux rameurs, ils étaient trop inférieurs en nombre pour pouvoir, ce semble, lutter longtemps avec chance d'échapper.

Et puis, une balle perdue pouvait, d'un moment à l'autre, casser un bras, ou fendre un aviron.

Cependant ces dangers si éminents ne faisaient rien perdre au Canotier de son admirable sang-froid, et paraissaient n'avoir d'autre effet que de délier sa langue :

—Il faut montrer à ces chiens d'Iroquois que nous nous connaissons en écorce de bouleau, Tshinépiq'.

Je ne nie pas qu'ils ne possèdent quelque habileté à fabriquer un canot ; mais ils ne savent pas comme nous choisir la véritable écorce.

Et puis, ont-ils jamais eu le tour de relever avec grâce les deux pinces d'un canot de manière à lui donner cette forme svelte qui prête aux nôtres un air si coquet quand ils dansent sur la lame ?

Ah ! je reconnaîtrais un des miens parmi toute une

flotte de canots iroquois. Ne me parlez pas non plus d'un canot mal gommé ; il faut pour qu'il glisse bien sur l'eau que l'enduit de gomme soit posé avec tant de soin que les flancs soient polis et glacés comme la lame d'un rasoir.

Alors ce n'est plus un canot ;—c'est une plume, c'est une aile d'oiseau qui nage dans l'air ;—c'est un nuage chassé par l'ouragan ;—c'est quelque chose d'aérien, d'ailé, qui vole sur l'eau comme... comme nous maintenant.

Le Canotier disait vrai ; car la légère pirogue, obéissant à ses gigantesques coups d'aviron, semblait à peine effleurer les flots.

On eût dit une sarcelle, effrayée par le chasseur, rasant la cime des vagues à tire d'aile.

—Camarade, voici encore deux balles à notre adresse,—interrompit le Tshinépiq', qui jusque-là s'était renfermé dans ce silence flegmatique qui caractérise la race indienne, et que les Sauvages affectent surtout au moment du danger, afin de cacher toute émotion ;—l'Iroquois s'imagine déjà nous avoir devancés, car ses coups ont porté en arrière de notre canot.

Mais mon frère s'aperçoit-il que nous n'avons rien gagné et qu'ils sont toujours en ligne avec nous ?

—Ça ne peut pas durer, tu as raison, reprit le Canotier en secouant la tête ; nous ne sommes jamais capables de les *dégrader*. Ils sont trop nombreux contre nous.

## LE TOMAHAWK.

Quelques uns,..... furent immédiatement tués, d'autres ne savaient pas nager, et après une lutte frénétique, épuisés, sans espoir ils se laissèrent engloutir.

HYPPOLITE VIOLEAU.

## VIII

Il se fit un moment de silence lugubre et plein d'une terrible anxiété.

Le Canotier cherchait en vain une issue pour sortir de ce mauvais pas.

—Promettons une messe en l'honneur de la bonne Sainte Anne,—dit Madame Houel qui n'avait pas cessé de prier depuis le commencement de la lutte,—et je suis sûre que le bon Dieu nous sauvera.

—Je le veux bien, Madame.... Il n'y a que Dieu qui puisse nous faire échapper.... Pour moi, j'ai épuisé toutes mes ressources.... Mais toi, Tshinépiq', as-tu quelque expédient à suggérer ?

L'Indien réfléchit.

—Mon frère est un grand rameur;—le saumon qui remonte les rapides n'est pas plus habile avec sa queue que mon frère avec son aviron.

A chacun de ses coups, le Tshinépiq' sent le canot se soulever sous lui.

Mais mon frère a-t-il le bras assez fort pour ramer



à lui seul comme nous deux ensemble, tandis que le Tshinépiik' va essayer de *déplante*. un Iroquois ?

—J'essayerai bien tout ce qu'il est donné à l'homme de faire avec deux bons bras, repartit le Canotier ; mais je crois que ce serait à peu près inutile, car tu ne pourras que tirer au hasard par la nuit qu'il fait ; et puis un coup de fusil nous trahirait en révélant au juste notre position.

—Une flèche ne laisse pas d'éclair derrière elle, répliqua froidement l'Indien—et le Tshinépiik' attendra le moment où l'Iroquois va tirer, et visera sur la lueur de l'amorce.

—Bien pensé !—fit le Canotier avec enthousiasme, en se mettant à ramer avec une vigueur si prodigieuse qu'il semblait que jusque là il n'eût fait que tremper son aviron dans l'eau ;—j'ai toujours soutenu, avec raison, qu'il y a souvent plus de cervelle dans la tête d'un Sauvage que dans bien des têtes européennes. . . .

Appareille-toi, Tshinépiik' ; je viens d'entendre un bruit sec comme celui d'un fusil qu'on bande ; je crois qu'ils vont tirer.

Une détonation lui coupa la parole.

Un instant après, un cri de mort retentit vers le canot ennemi, et prouva que la flèche de l'habile Indien n'avait pas manqué son but.

Mais, en même temps, un autre cri, un cri de rage lui répondit.

C'était la voix du Canotier.

Une balle venait de fendre son aviron en deux.

Il est, dans la vie, des instants de souffrance morale que nulle torture, nul supplice corporel, la mort même ne sauraient égaler.

C'est l'instant fatal où l'on voit se dresser devant soi le fantôme implacable d'une mort certaine; où l'on sent l'étreinte mortelle vous saisir d'une main assurée.

C'est là le paroxysme de la souffrance.

L'héroïsme seul est capable de l'envisager de sang-froid.

Telle était cependant la position en face de laquelle se trouvaient les fugitifs.

Le Canotier avait épuisé toutes les ressources que le génie sauvage et une longue expérience avaient pu lui inspirer.

Il ne restait plus qu'à attendre la mort.

Déjà on entendait à quelques pas en avant du canot le bouillonnement de l'eau sous les avirons d'un des canots ennemis.

—Mon frère est-il prêt à mourir, dit le Canotier d'un ton calme.

—Le Tshinépik' l'a toujours été. . . .

Et comme si un éclair subit eût traversé son cerveau, il ajouta quelques mots en langue sauvage et passa son aviron au Canotier.

On aurait pu le voir alors se pencher doucement sur la pince du canot, s'y glisser sans bruit pour se jeter à la nage et disparaître.

La légère pirogue, soulagée tout à coup, se releva de l'avant, pendant que le Canotier lui imprimait un

mouvement rétrograde, afin d'éviter une collision avec le canot ennemi.

En ce moment, la lune filtra un de ses rayons à travers le roulis des brumes ; et ce pâle cil d'argent, venant effleurer la frange d'un nuage moins opaque, permit d'entrevoir, pendant un instant, la scène du combat.

Tout à coup le canot iroquois chavira au milieu de hurlements épouvantables. Ce fut alors une scène de confusion indescriptible.

On vit, pendant quelques instants, un bras armé du tomahawk asséner des coups terribles sur la tête des Iroquois qui se débattaient au milieu des flots.

L'attention du Canotier qui se tenait à une légère distance afin d'empêcher les Iroquois naufragés de saisir son canot, et qui suivait les diverses phases de la lutte pour recueillir à temps son audacieux ami, fut alors détournée par un cri déchirant poussé par Madame Houel :

—La Jongleuse !!

En même temps, il entrevit comme une forme noire qui semblait surgir des flots à côté du canot et étendre la main comme pour saisir le jeune enfant.

Décharger un vigoureux coup d'aviron sur l'objet indécis qu'il croyait apercevoir dans l'ombre, fut pour lui l'affaire d'un instant ;—mais son coup porta dans le vide, et fit seulement jaillir une poussière d'eau.

Le cri d'un *pirouys* \* se fit alors entendre, et le Canotier, reconnaissant le signal convenu avec le Sauvage, tourna son canot dans la direction d'où venait le cri, et un instant après le Tshinépik' triomphant embarquait habilement dans la légère nacelle, tenant d'une main un aviron.

Avec cette présence d'esprit qui distingue si éminemment les Sauvages, et qu'ils conservent au milieu des plus grands dangers, l'Indien, pendant le combat, avait arraché des mains d'un Iroquois cet aviron dont ils avaient absolument besoin pour leur fuite.

Pendant que l'autre canot iroquois se hâtait de venir au secours des naufragés, que le tomahawk du Tshinépik' n'avait pu atteindre, les fugitifs profitèrent de l'obscurité profonde que faisaient alors d'épais nuages qui se roulaient pesamment dans le ciel, et gagnèrent le rivage sans que leurs ennemis eussent pu remarquer la direction qu'ils avaient prise.

---

#### L'ÉCHO DE LA MONTAGNE.

Oh ! que ne suis-je tombé dans la bataille !.....  
La gloire de Duthona a passé comme le rayon  
silencieux du soleil d'automne, lorsqu'il tombe sur  
les boucliers à travers l'ombre des brouillards.

OSSIAN.

## IX

Le lendemain, le Canotier aperçut, en s'éveillant aux

---

\* Espèce de gibier connu aussi sous le nom de *chevalier*. Le surnom de *pirouys*, que lui donnent les chasseurs, est une imitation de son cri.

premières lueurs de l'aube, l'Indien occupé à panser une large balafre qu'il avait reçue au visage dans le combat de la veille, et deux profondes blessures, l'une à la poitrine, et l'autre au bras gauche.

Le Sauvage n'avait pas même pris la peine d'en dire un mot à son ami.

—Mon frère s'est bien battu hier, dit le Canotier ; —cinq cadavres iroquois s'en vont maintenant à la dérive, et vont servir de pâture aux poissons. Mais mon frère a été blessé.

—Ce n'est rien ;—l'Iroquois est une femme ;—il ne fait que de petites égratignures.

—Mon frère a perdu beaucoup de sang : il a besoin de se reposer. Moi, je vais aller dans le bois tuer quelques gibiers pour notre déjeuner.



A son retour, le Canotier fut saisi d'horreur en apercevant sur le rivage qu'il venait de quitter une mare de sang et trois cadavres étendus sans vie.

L'un d'eux avait la tête scalpée ; et il reconnut en lui, avec une indicible douleur, son fidèle compagnon que les Iroquois avaient surpris et massacré pendant son absence.

Les deux cadavres iroquois couchés à ses côtés, et deux longues traînées de sang, qui se perdaient sur le seuil du rivage, témoignaient qu'il avait vendu chèrement sa vie.

Madame Houel et son enfant avaient disparu ;—et nulle trace sur le sable n'indiquait qu'ils avaient pris la fuite.

En levant les yeux vers l'horizon, le Canotier aperçut dans le lointain deux canots chargés d'Iroquois qui descendaient le fleuve à force d'avirons.

Anéanti de désespoir, il demeura longtemps immobile, les yeux cloués sur le cadavre de son fidèle ami, comme si la douleur eût pétrifié tous ses membres.

Les premiers rayons du soleil levant, qui tombaient alors sur la figure de l'Indien, et l'illuminaient d'une auréole d'opale, dissimulaient pour un instant l'horrible fixité du regard qu'imprime la dernière agonie.

Et ce dernier reflet de ses yeux semblait lui dire un adieu suprême.



S'arrachant enfin de sa léthargie, le Canotier se baissa lentement sur le cadavre de celui qu'il avait tant aimé, et qui avait partagé, pendant tant d'années, toutes ses joies et toutes ses tristesses, tous ses triomphes et tous ses périls,—et le soulevant doucement entre ses bras, dans l'ivresse de son désespoir, il le pressa sur sa poitrine, comme s'il eût voulu par cette suprême étreinte faire passer toute son âme dans cette dépouille inanimée.

Un immense soupir s'échappa enfin de sa poitrine, qui se soulevait comme une montagne.

Cet homme de fer, que ni les dangers, ni les tortures n'avaient jamais fait sourciller, succombait sous le poids de la douleur.

Des torrents de larmes inondaient ses joues.

\* \* \*

—O mon ami ! mon bien-aimé ami !—s'écria-t-il enfin parmi ses sanglots—je t'ai donc perdu pour jamais ! C'en est donc fait ; seul désormais, il me faudra errer à travers ces forêts et ces fleuves que nous avons parcourus tant de fois ensemble !

Désormais solitaire, je cheminerai à travers les sentiers de la vie, sans que jamais ta voix amie retentisse à mon oreille !

Heureux si la mort m'eût enlevé le premier !

Toi du moins, tu as un ami pour te rendre les derniers devoirs ; mais moi, personne à ma dernière heure ne viendra jeter un peu de sable sur ma dépouille.

.... O Tshinépik' !.... Tshinépik' ! adieu !....

L'écho de la montagne répéta au loin : adieu !

A cette voix le Canotier tressaillit, comme s'il eût entendu celle de son fidèle compagnon, lui jetant une dernière parole de reconnaissance.

Déposant enfin son précieux fardeau, il creusa une

fosse dans le sable du rivage et y coucha le cadavre.

Après l'avoir recouvert, il ébrancha un jeune sapin qui croissait à la tête de la tombe ; et, fixant sur le tronc une branche transversale, il en fit une croix.

Puis, scalpant les deux cadavres iroquois gisant sur la plage, il planta, avec le couteau du Tshinépik', leurs chevelures au centre de la croix.

Etrange et terrible trophée, mais digne de ce héros des bois.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



## DEUXIEME PARTIE.

---

### L'ÉTÉ DES SAUVAGES ET LES BRAYEUSES.

Tout était d'or ou de rose dans la solitude.

CHATEAUBRIAND.

## I

\* De longues années ont passé sur les événements que nous venons de raconter.

C'est encore un jour d'automne ; une de ces belles matinées, roses et vermeilles, que l'été laisse tomber de sa couronne en fuyant devant le vent frileux qui déjà commence à souffler sur le soleil.

Déjà les rosées du matin, si tièdes en juillet, se cristallisent en givre sur les toits, et sur les pointes des herbes qui jaunissent.

C'est la saison d'octobre, la mélancolique saison des feuilles mortes !

Accoudée là-bas sur la montagne, elle jette un

---

\* On sait que les derniers beaux jours de l'automne sont connus généralement en Canada sous le nom de l'*Été des Sauvages*.

dernier sourire plein d'enivrante langueur au moissonneur qui se hâte de cueillir sa gerbe dans les prés.

Au ciel, quelques nuages gris dans l'azur plus terne ;—dans l'air calme, les divins silences de la nature qui s'endort ;—sur le dôme des bois, les nuances les plus riches et les plus variées :—rouges et sanglantes sur le feuillage des érables,—jaune paille sur les trembles, les bouleaux, les noisetiers,—d'un vert dur et foncé sur les épinettes,—plus tendre sur les mélèzes et sur les aiguilles luisantes des sapins.

C'est aussi la saison des *labours d'automne*.

Dans les champs barbelés de chaume doré, on voit de toutes parts les robustes habitants tracer ferme leur sillon.

Une voix éclatante s'élève de fois à autres dans l'air sonore :— *hue ! dia !* c'est le cri de l'enfant qui *touche* pendant que son père tient les manchons de la charrue.

Tandis que les hommes sont occupés aux travaux des champs, les femmes ne demeurent pas inactives, car c'est aussi le temps de *brayer* le lin, \* et il faut se hâter de profiter des derniers beaux jours.

La vie canadienne n'offre pas d'aperçus plus attrayants, de scènes champêtres plus fraîches et plus pittoresques ; mais, hélas ! les chemins de fer, les bateaux à vapeur, la *civilisation* nous auront bientôt enlevé

---

\* Le mot *brayer* est évidemment une corruption du verbe *broyer*.

jusqu'aux derniers vestiges de ces délicieuses scènes de mœurs qui donnent à notre peuple sa physionomie caractéristique.

Ilâtons-nous donc d'en recueillir et d'en peindre les riants tableaux, afin qu'au moins ces souvenirs du passé poétisent un peu notre avenir.



Vous souvient-il de ces groupes de femmes que l'on voit quelquefois, en octobre, réunis sur la lisière du bois, au flanc de quelque rocher ?

Ce sont les *brayeuses* de lin.

Elles choisissent ordinairement ces endroits, afin de se mettre à l'abri du vent.

Deux petits murs en pierre de trois ou quatre pieds de hauteur sont adossés au flanc du rocher de manière à former une espèce de cheminée sur laquelle on dispose transversalement quatre ou cinq perches de bois dur, qui servent de séchoir pour le lin.

Une grosse buche posée à terre à l'entrée de la cheminée empêche le feu de s'étendre et protège la chauffeuse qui doit concentrer toute son attention sur le lin pour l'empêcher de s'enflammer.

Car malheur à elle s'il lui arrive de faire une *grillade*. Les rires et les moqueries de ses compagnes l'attendent pour lui faire expier sa maladresse.

Aussitôt que le lin est suffisamment séché, chaque

personne en saisit une poignée et la broye vigoureusement, tandis qu'elle est chaude, entre les deux bois de la *braye*, afin de débarrasser le lin de son écorce.

Rien de gai, rien de poétique alors comme d'entendre le bruit sec et éclatant des *brayes* qui frappent, se relèvent et retombent en cadence au milieu des cris et des joyeux éclats de rires des enfans qui folâtraient sous la colonnade du bocage. \*

C'est auprès d'un de ces groupes, réuni au pied d'un rocher encadré de bouquets d'arbres et situé à peu de distance de la Pointe de la Rivière-Ouelle, que vient se renouer le fil de notre légende.

---

### UNE AME DÉFLEURIE.

Cette apathie terrible, cette funeste résignation pénétrait mon âme de je ne sais quelle épouvante et me glaçait le cœur.

BALLANCHE.

## II

—Pierre, disait une des femmes à son enfant, va dire à ton père de venir dîner ; il s'en va midi.

---

\* Le *braye* est un instrument composé de deux bois, retenus par une de leurs extrémités, et s'enclavant l'un dans l'autre à la manière d'une mortaise.

Les sonores et lointaines volées de l'angelus tombaient en vibrantes cascades du vieux clocher de la Rivière-Ouelle, et versaient leurs joyeuses ondulations entre les deux rives de la vallée pour annoncer l'heure de midi, quand le laboureur arriva au milieu de sa famille.

—L'angelus! mes enfants, dit-il d'un ton grave en se tournant vers l'église et en ôtant son bonnet de laine.

Puis, les yeux au ciel, il récita lentement la pieuse invocation.

Nulle part le rayon de la divinité n'est plus visible que sur la figure simple et sereine de l'homme des champs, quand l'ange de la piété vient ainsi le toucher de son aile.

—Papa! s'écria le petit Pierre en terminant son signe de croix, il y a deux hommes, là-bas, qui viennent de débarquer d'un canot au bout de la Pointe.

—Quelques bourgeois de la compagnie de la pêche à marsouin qui viennent faire leur tournée\*. . . . Pourtant non, ils ne sont rien que deux. . . .

As-tu de quoi leur donner à dîner, ma femme?

Nous allons les inviter.



---

\* Autrefois la pêche à marsouin de la Rivière-Ouelle était exploitée par une société de riches commerçants de Québec.

—Bonjour, messieurs,—ajoutait-il, un instant après, à l'arrivée des deux voyageurs qui s'étaient dirigés en droite ligne vers le rocher comme s'ils eussent parfaitement connu les lieux qu'ils parcouraient.

Souhaitez-vous prendre quelque chose ?

Vous avez encore joliment loin avant d'arriver aux maisons. . . .

Un morceau de pain ne fait pas dommage quand on a ramé une demi journée de temps.

—Puisque vous êtes si obligeant, nous ne vous refuserons pas, . . . . . d'autant plus que nous n'allons pas plus loin qu'ici.

—Comment ? Est-ce que vous ne descendez pas aux maisons,—fit le brave habitant tout intrigué, jetant vainement les yeux autour de lui pour chercher quel pouvait être le but de leur visite à ce rocher isolé ?

Les voyageurs se regardèrent sans répondre, et l'un d'eux, à l'air triste et abattu, ne put réprimer un soupir.

Pendant le frugal repas, ils répondirent poliment aux questions qui leur étaient faites ; mais furent peu communicatifs.

Le plus âgé était un grand vieillard chauve qui semblait entourer son compagnon de cette respectueuse protection qu'autorise chez un inférieur un long dévouement.

Des manières aisées et un air de dignité décélaient, dans celui qui l'accompagnait, une origine plus relevée ; et, sous la simplicité de ses vêtements, perceait

une éducation soignée.

La fraîcheur de sa figure indiquait un homme dans la vigueur de l'âge, et cependant, ses cheveux étaient entièrement blancs.

Mais, pour un œil observateur, il était facile de voir que le malheur plus que l'âge avait neigé sur son front.

On remarquait aussi, sur sa physionomie, cet affaïssissement particulier des muscles qui se produit à la longue, quand au fond de l'âme se reflète sans cesse une image toujours triste ; et, dans son regard, ce voile mélancolique dont enveloppe et ternit la prunelle une douloureuse pensée qui monte incessamment du cœur aux yeux.

Ce regard attristé donnait froid, et glaçait le sourire sur toutes les lèvres.

Cependant l'incarnation de la tristesse sur cette figure n'avait rien de répulsif ; au contraire, cette douleur toute sympathique n'excitait que la compassion.

C'était le crêpe d'un noble deuil, et non le sinistre nuage du remord.

Peu à peu les bruyantes causeries des enfants s'évanouies devant cette paupière qui se soulevait lentement sur eux, triste et morne comme le couvercle entr'ouvert d'un cercueil ; et d'où s'échappait un rayon qui se posait sur leurs lèvres comme le doigt d'un mort.

Les traits de l'étranger paraissaient s'être encore visiblement rembrunis depuis son arrivée, et son œil

hagard se fixait avec une telle apreté sur le sol autour de lui, qu'on eût dit que chaque parcelle de ce terrain lui rappelait quelque navrant souvenir.

Un silence gênant avait succédé à la gaieté naïve si vive de la famille.

Le brave laboureur avait grandement envie de connaître l'objet de leur voyage ; mais les deux inconnus ne paraissaient pas vouloir aborder volontiers ce sujet. Enfin il se hasarda à leur faire quelques questions.

—Vous allez me trouver peut-être un peu curieux, dit-il en se tournant vers le vieillard ; mais me permettriez-vous de vous demander votre nom ?

—Il vous serait à peu près inutile de le savoir ; car on me connaît à peine sous mon nom de famille.

Mes oreilles mêmes l'ont oublié.

Depuis bien des années, je n'ai jamais été nommé autrement que le Canotier.

C'était, en effet, notre fidèle guide.

Mais le brave chasseur avait bien vieilli depuis le jour où il avait couché dans la tombe une part de lui-même avec le cadavre de celui qu'il avait aimé plus que la vie.

Le vent des jours mauvais avait dépouillé sa tête, et n'avait laissé sur ses tempes que de rares touffes de cheveux blancs.

Hélas ! le front perd bien vite sa couronne quand sur le cœur pèse le poids d'un cercueil ! Les rides, qui vieillissent la figure, ne sont pas toujours creusées par le sillage des années ; plus souvent elles sont les tombes de ceux qui nous furent chers !





Le lecteur soupçonne maintenant le nom du second personnage.

Ce n'était autre que le fils de Madame Houel, arrivé au sommet de la vie.

—Serais-je indiscret en vous demandant le motif de votre visite en ce lieu, continua le laboureur en s'adressant toujours au Canotier ?

Celui-ci ne répondit pas, et se contenta de jeter un coup d'œil interrogateur sur son compagnon.

—Un bien triste devoir,—reprit enfin le fils de Madame Houel d'une voix dont le timbre mélancolique était en harmonie avec la tristesse de son regard.

N'avez-vous jamais entendu parler d'un événement tragique qui s'est passé ici autrefois ?

—J'ai bien entendu parler de quelque chose ; mais il faut vous dire qu'il n'y a pas longtemps que j'ai acheté une terre par ici, et je n'ai jamais eu l'occasion de me faire raconter cette histoire.

Cédant alors aux instances de ses hôtes, le fils de Madame Houel fit le récit des événements que le lecteur connaît déjà.

---

## LES VISIONS.

Mais, disais-je tristement, c'en est donc fait, hélas ! et voilà qu'au milieu de ma force, au seuil de mon avenir, tout à coup, par la porte des humiliations, j'entre dans la vieillesse du corps et du cœur.

LOUIS VEUILLOT.

## III

“ Après que les Iroquois nous eurent fait prisonniers, continua-t-il, ils nous lièrent fortement les mains et les pieds, nous jetèrent au fond d'un de leurs canots et s'éloignèrent avec précipitation.

Pendant plusieurs jours, ils descendirent le fleuve en côtoyant toujours le rivage.

Dieu seul connaît les tourments inouïs qu'ils nous firent souffrir durant cet interminable trajet.

Les courroies, composées d'écorces très-dures, qui liaient nos membres étaient si serrées que nos pieds et nos mains en devenaient tout bleus.

De temps en temps, ils se donnaient le féroce plaisir de les arroser d'eau, afin d'augmenter nos souffrances.

Alors les liens se resserrant de plus en plus, nos douleurs devenaient intolérables.

Je ne cessais de pousser de lamentables gémissements qui déchiraient l'âme de ma pauvre mère.

Quant à elle, insensible à ses propres tourments, elle n'avait de larmes que pour moi.

Hélas ! quel supplice pour le cœur d'une mère ! sentir son enfant près de soi, voir couler ses pleurs, entendre ses douloureuses plaintes, le voir se tordre dans l'agonie du désespoir, et ne pouvoir le soulager ! Oh ! pour l'âme d'une mère, quel glaive ! quel martyre !

Lorsque les Iroquois étaient fatigués, ils nous déliaient les mains, et, sans égard pour la fragilité de ma mère, ni pour la faiblesse de mon âge (j'avais à peine dix ans à cette époque,) ils nous forçaient de ramer à leur place.

A peine pouvions-nous tenir les avirons, tant nos doigts étaient engourdis par les cordes.

Alors, ils nous accablaient de coups, jusqu'à ce qu'enfin, surexcités par l'excès de la douleur, nous redoublions de pénibles efforts, rendus encore plus accablants par le manque d'habitude.

Quelques restes de gibiers, ou quelques lambeaux infectes de chair d'original, que nous jetait une féroce pitié, formaient toute notre nourriture.

Pendant ce long voyage, nous ne vîmes pas une seule fois la Jongleuse qui se tenait (du moins telle était ma conviction) dans l'autre canot toujours bien en avant du nôtre.

Tous les ordres semblaient émaner d'elle ; d'elle venaient toutes les évolutions de la petite armée.

Chaque soir, à la tombée de la nuit, après avoir allumé leur feu sur le rivage et terminé leur repas, ils se divertissaient à inventer contre nous de nouvelles

tortures ; et quand nous étions entièrement épuisés, ils nous laissaient, demi-morts, — étendus, enchaînés, sur le sol, — et exposés à l'humidité glaciale de la nuit.

La fièvre, que nous causaient nos meurtrissures, nous rendait bien plus sensibles au froid ; et nous passions les nuits entières, tout transis, sans pouvoir fermer l'œil.

Un autre sujet d'angoisse venait encore accroître l'horreur de ces heures éternelles qui formaient les longs amaux de ces nuits sans fin : c'était la peur.

Au milieu de l'engourdissement et du sommeil agité qu'amenait enfin la prostration des forces de la nature, mille éblouissements, mille lumières fauves, mille fantômes grimaçants, aux yeux livides, et grinçant des dents, que l'excitation nerveuse, causée par la fièvre, élançait de mon cerveau en feu, me faisaient tressaillir sur ma couche glacée.

Et puis, cette invisible Jongleuse, attachée à nos pas comme un mauvais génie, dressait sans cesse son spectre de vampire devant mon imagination enflammée.

Alors, pendant qu'une sueur froide ruisselait sur mon front, que mes cheveux se hérissaient sur ma tête, qu'un frisson d'effroi courait sur ma peau, que mes dents claquaient dans ma bouche, je me soulevais à demi, et, les yeux fixes et béants, j'essayais de repousser d'une main frémissante les gestes et les contorsions menaçantes de ces êtres impalpables que suscitait l'inférieure vision.

Une nuit, pendant un de ces cauchemars, j'éprouvai à la figure une sensation horrible ; quelque chose de froid et d'humide se frôlait le long de ma joue.

Était-ce le doigt sépulcral de la diabolique Jongleuse?....

Je bondis sur le sol en poussant un cri qui réveilla tout le camp....

C'était le corps gluant et glacé d'une couleuvre qui venait de glisser près de moi et de passer sur ma figure!



#### GAZELLES ET TIGRES.

Ma mère ! avez-vous su comme je vous aimais ?

.....

Tel que je l'ai senti, je ne l'ai dit jamais.

VICTOR DE LA PRADE,  
*Poèmes Bvangéliques.*

#### IV

Enfin nous débarquâmes, un soir, sur les crans que vous voyez là-bas, et où vous nous avez vus aborder, il y a quelques instants.

Le trajet que nous venions de parcourir aurait pu se faire en assez peu de temps ; mais notre marche

avait été beaucoup retardée par de fortes brises de vent de nord-est.

Les Iroquois nous firent porter leurs canots à terre, et vinrent camper, ici, au pied de ce rocher.

Quoiqu'il ne fût pas encore bien tard, l'ombre du soir avait déjà pénétré sous la voûte du bocage ; car on était en automne.

Après nous avoir fait amasser, auprès de leur feu, une provision de bois pour la nuit, et s'être étendus quelque temps sur l'herbe pour se reposer à la suite de leur repas, ils se levèrent soudain ensemble, sans proférer une parole et se réunirent en conseil sous cette touffe d'arbres qui s'élève encore à quelques pas d'ici.

Ce mouvement spontané me fit croire à un ordre de l'invisible Jongleuse, dont chaque soir, soit hallucination, soit réalité, je croyais apercevoir la démarche légère comme celle d'un esprit, au bord de la pénombre projetée par la flamme du bûcher.

L'air mystérieux qu'ils avaient affecté durant tout le jour, les préparatifs de la soirée, ce conseil extraordinaire nous faisaient pressentir que l'heure formidable était venue, où notre sort allait enfin se décider.

Agenouillé, avec ma mère, auprès d'un érable au tronc duquel elle avait accroché une petite statue de la Sainte Vierge qu'elle portait toujours sur elle, j'unissais ma tremblante prière à la sienne en suivant son regard ardemment fixé sur l'image sacrée qu'un reflet du brasier enchâssait d'une auréole de pourpre ;

—symbole ineffable du rayon céleste qui versait, en ce moment, une dernière étincelle d'espoir au milieu des agonies de nos cœurs.

Par intervalles, mes yeux inquiets se reportaient involontairement sur le groupe des Sauvages dont nous pouvions entendre les paroles inintelligibles, apportées par les bouffées nocturnes, et entrevoir confusément la pantomime expressive à travers les ténèbres.

Après qu'ils eurent tous parlé, et se furent assis, chacun à son tour, une ombre se dressa au centre du conseil et profila, sur le voile opaque de la nuit, sa vacillante silhouette que léchaient au loin les sanglantes rougeurs intermittentes du foyer ; et une voix, dont mon oreille effrayée crut reconnaître le timbre étrange, retentit dans le silence.

C'était (du moins je le crus alors), c'était la voix de la Jongleuse.

Longtemps elle parla et gesticula comme si elle eût voulu faire prévaloir un avis qui trouvait peu d'écho dans l'esprit de ses farouches auditeurs.

Enfin, la main de l'être inconnu indiqua d'un geste les deux prisonniers, et le conseil se termina.

Tous les Sauvages se levèrent ensemble.

C'était l'heure fatale !

A cette pensée seule, tous mes membres frémirent encore d'épouvante ! . . . . Ma respiration s'arrête ! . . . . J'étouffe d'horreur ! . . . .

—O mon Dieu !—murmura tout bas ma mère, pensant que je ne l'entendais pas et me pressant sur son

cœur de ses deux mains qui ne tremblaient que pour moi,—O mon Dieu!... Mon enfant!... Qu'ils fassent de moi ce qu'ils voudront! Je suis prête à endurer toutes leurs tortures; mais, mon cher Harold! ah! pitié, mon Dieu!... Pitié pour ce tendre agneau!... Pitié pour mon pauvre enfant!...

Et, toute sanglotante, elle me pressait avec cette étreinte désespérée de l'amour maternel transfiguré par les navrantes extases du sacrifice et de l'immolation suprême.

Elle ne songeait pas même à implorer la pitié de ces monstres sans entrailles.

Le tigre attendri épargne-t-il jamais l'innocente brebis?

Son âme fermée à tout espoir ne se tournait plus que vers Dieu d'où seul le secours pouvait venir.

Ah! ma mère! Le ciel entendit votre prière, et votre sacrifice fut accepté; mais à quel prix, grand Dieu!...

L'un des Iroquois, tenant à la main un long éclat de bois effilé, s'approcha de moi, et le mettant entre mes mains, il me fit signe, avec cet air caressant et ironique que les Sauvages aiment à prendre en exerçant leurs cruautés, de l'enfoncer dans le bras de ma mère qu'il venait de saisir par le poignet.

Pétrifié d'horreur à cette atroce proposition, je feignis de ne pas comprendre; mais, après quelques tentatives, voyant ma persistance, il me menaça de son casse-tête.



Alors, afin d'échapper à l'horrible supplice d'être moi-même le bourreau de ma mère, je jetai la bagueotte loin de moi, dans l'espoir de me faire tuer.

Hélas ! que n'ai-je eu le bonheur de terminer alors ma malheureuse carrière ?

Je n'aurais pas été condamné à souffrir à la fois toutes les agonies sans mourir.

—Maman ! Maman !—m'écriai-je en me rejetant dans ses bras pendant que le Sauvage irrité levait son tomahawk pour en asséner un coup sur ma tête, —maman ! qu'il me tue, s'il le veut ; j'aime mieux la mort que de vous faire souffrir.

Pendant tout ce temps, celle que j'aimais, heureuse de voir se tourner contre elle la fureur de nos ennemis, était demeurée immobile prête à subir tous les tourments.

Elle se pencha au-dessus de moi, afin de me couvrir de son corps.

Le Sauvage brandissait son arme pour frapper, quand une main le retint.

Était-ce celle de la Jongleuse ? . . . .

Hélas ! loin d'être inspiré par la pitié, ce mouvement ne provenait que d'une féroce pensée.

Je ne m'en aperçus que trop quelques instants plus tard.

L'horreur que je montrai à l'idée d'être moi-même l'auteur du supplice de ma mère, fut un éclair qui parut révéler, à la férocité sauvage, un raffinement de cruauté diabolique.